

DAVID LAGERCRANTZ

Ce qui ne me tue pas

MILLÉNIUM 4

roman traduit du suédois
par Hege Roel-Rousson

ACTES SUD



STOCKHOLM

Vasastaden
VASASTAN

ÖSTERPLAN

**KUNGS-
HOLMEN**

RIDDARFJÄRDEN

MÄLAREN

LANGHOLMEN

GRÖNDAL

LILJE-
HOLMEN

**LILJE-
HOLMEN**

ARSTAVIK



Rådhuset — Huset Riksdag
Konsthuset — Huset de conans
Sandören — Huset de ville
Händelskåmaren — Huset de conans
Obeliskensstenen — Parc de l'Obelisk

Sudbåmaren — Huset de conans
Torshuset — Parc Torshuset
Nationalmuseum — Huset national
Rådhuset — Conans
Stora — Parc royal

PROLOGUE

UN AN PLUS TÔT À L'AUBE

CETTE HISTOIRE COMMENCE par un rêve, un rêve qui n'a rien d'extraordinaire. Juste une main qui frappe régulièrement et inlassablement contre un matelas dans l'ancienne chambre de Lundagatan.

Pourtant, c'est à cause de ce rêve que Lisbeth Salander sort de son lit au petit matin, s'installe devant son ordinateur, et commence la traque.

I

L'ŒIL QUI VEILLE

1^{er}-21 novembre

La NSA, National Security Agency, est un organisme fédéral placé sous l'autorité du département de la Défense des États-Unis. Son siège se trouve à Fort Meade dans le Maryland, au bord de l'autoroute Patuxent.

Depuis sa fondation en 1952, la NSA s'occupe du renseignement d'origine électromagnétique – aujourd'hui principalement Internet et l'activité téléphonique. Les pouvoirs de l'organisme n'ont cessé d'être élargis, il intercepte désormais plus de vingt millions de messages et conversations par jour.

DÉBUT NOVEMBRE

FRANS BALDER S'ÉTAIT TOUJOURS CONSIDÉRÉ comme un père minable.

Le petit August avait déjà huit ans, et jusqu'à ce jour Frans n'avait jamais essayé d'endosser son rôle de père. Même à cet instant, il eût été faux de prétendre qu'il se sentait à l'aise face à ses responsabilités. Mais il estimait que c'était son devoir. Son fils avait la vie dure chez son ex-femme et l'enfoiré qui lui tenait lieu de fiancé, Lasse Westman.

Frans Balder avait donc lâché son poste dans la Silicon Valley et pris l'avion pour regagner son pays. Il se trouvait à présent à l'aéroport d'Arlanda et attendait un taxi. Il se sentait un peu perdu. La météo était infernale. Pluie et tempête lui fouettaient le visage et il se demandait pour la énième fois s'il avait fait le bon choix.

De tous les crétins égocentriques du monde, c'était lui qui allait se retrouver papa à plein temps. Un peu tordu, quand même... Autant aller travailler dans un zoo. Il ne connaissait rien aux enfants et pas grand-chose à la vie en général. Et le plus curieux dans l'histoire, c'est que personne ne lui avait rien demandé. Aucune mère ou grand-mère n'avait téléphoné pour le sommer d'assumer enfin ses responsabilités.

Il avait pris la décision seul et s'appêtait à débarquer chez son ex-femme pour récupérer son fils, sans prévenir et en dépit du jugement relatif à la garde. Ça allait foutre la pagaille, évidemment. Il aurait certainement droit à une sacrée rouste de la part de cet abruti de Lasse. Tant pis.

Il s'engouffra dans le taxi. Le chauffeur était une femme qui mâchait frénétiquement son chewing-gum tout en essayant de

lui faire la conversation. Peine perdue : même en temps normal, Frans Balder n'était pas du genre bavard.

Impassible, sur la banquette arrière, il songeait à son fils et à tout ce qui s'était passé ces derniers temps. August n'était pas l'unique ni même la principale raison de sa démission de chez Solifon. Frans était à un tournant de sa vie et, l'espace d'un instant, il se demanda s'il aurait le courage, finalement. À l'approche de Vasastan, il eut l'impression de se vider de ses forces et dut réprimer un désir impérieux de tout laisser tomber. Il n'avait pas le droit d'abandonner maintenant.

Il régla sa course sur Torsgatan, empoigna ses bagages et les déposa juste derrière la porte d'entrée de l'immeuble. Il monta l'escalier, ne gardant à la main que la valise vide achetée à l'aéroport international de San Francisco et décorée d'une carte du monde aux couleurs vives. Puis il s'arrêta, essoufflé, devant la porte et ferma les yeux en imaginant les scénarios de dispute les plus fous. *Qui pourrait leur en vouloir, au fond?* se dit-il. Personne ne surgit comme ça de nulle part pour enlever un enfant à son environnement familial, encore moins un père dont l'implication s'était limitée jusqu'alors à des virements sur un compte bancaire. Mais pour lui il s'agissait d'une situation d'urgence et, malgré son envie de fuir, il prit son courage à deux mains et sonna à la porte.

Un moment de silence. Puis la porte s'ouvrit à la volée et Lasse Westman se dressa devant lui, avec ses yeux bleus intenses, sa poitrine massive et ses énormes pognes qui semblaient conçues pour aplatir les gens. C'était grâce à elles qu'il interprétait si souvent des rôles de *bad guy* à l'écran, même si aucun de ces rôles – ça, Frans Balder en était persuadé – n'était aussi *bad* que celui qu'il jouait au quotidien.

— Oh là là ! s'exclama Westman. Le génie en personne qui vient nous rendre visite. Excusez du peu.

— Je suis venu chercher August.

— Quoi ?

— Je veux l'emmener avec moi, Lasse.

— Tu plaisantes ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux, répondit Frans au moment où Hanna surgissait d'une pièce sur la gauche.

Elle n'était plus aussi belle qu'avant. Trop de galères, de cigarettes et d'alcool, sans doute. Pourtant, une vague de tendresse inattendue envahit Frans, surtout lorsqu'il aperçut un bleu sur son cou. Elle parut vouloir dire un mot accueillant mais n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Pourquoi tu t'en soucies tout d'un coup? dit Lasse.

— Parce que ça suffit. August a besoin d'une maison où il se sente en sécurité.

— Et toi, t'es en mesure de lui offrir ça, Géo Trouvetou? Qu'est-ce que tu sais faire dans la vie, à part scruter l'écran d'un ordinateur?

— J'ai changé, dit Frans, et il se sentit pathétique, en partie parce qu'il doutait d'avoir changé d'un iota.

Il tressaillit en voyant Lasse Westman s'avancer vers lui de toute sa corpulence, mû par une colère sourde. L'écrasante vérité lui apparut dans son évidence : cette idée était cinglée depuis le début, il n'aurait absolument rien à opposer à ce fou furieux s'il décidait de passer à l'attaque. Mais, curieusement, il n'y eut ni scène ni accès de colère, juste un sourire sinistre et ces mots :

— Mais voilà qui est merveilleux!

— Comment ça?

— Il est grand temps, tout simplement, n'est-ce pas Hanna? Enfin un peu de sens des responsabilités de la part de M. Trop-Occupé. Bravo, bravo! poursuivit Westman en applaudissant de façon théâtrale.

Après coup, ce qui avait le plus sidéré Balder, c'était la facilité avec laquelle elle avait laissé partir le gamin. Sans protester, sinon pour la forme, ils l'avaient laissé emmener le gosse. Peut-être August n'était-il qu'un fardeau pour eux. Difficile à savoir.

Hanna lui lança un regard indéchiffrable, mains tremblantes, mâchoire crispée. Mais elle posa trop peu de questions. Elle aurait dû lui faire subir un interrogatoire, avancer mille exigences et instructions, s'inquiéter de voir les habitudes du garçon bouleversées. Elle se contenta d'un :

— Tu en es sûr? Tu vas t'en sortir?

— Oui, j'en suis sûr, dit-il.

Puis ils gagnèrent la chambre d'August et Frans le vit pour la première fois depuis plus d'un an.

La honte le foudroya. Comment avait-il pu abandonner un tel garçon ? Il était si beau, si merveilleux avec ses boucles de cheveux touffus, son corps fluet et ses yeux bleus, graves, totalement absorbé par un puzzle géant représentant un voilier. Tout dans son apparence semblait crier “Ne me dérangez pas”. Frans s’avança lentement, comme s’il approchait un être étranger et imprévisible.

Il réussit pourtant à distraire le garçon et à lui prendre la main pour qu’il le suive dans le couloir. Il n’oublierait jamais cet instant. À quoi pensait August ? Que se disait-il ? Il ne regarda ni lui ni sa mère, ignorant tout signe ou mot d’adieu. Il disparut simplement avec lui dans l’ascenseur. Ce fut aussi simple que ça.

AUGUST ÉTAIT AUTISTE. Il souffrait sans doute également de déficiences mentales lourdes, même si on ne leur avait jamais donné de réponse claire à ce sujet et que, vu de l’extérieur, on pouvait facilement se convaincre du contraire. Avec ce charmant visage toujours concentré, il dégageait une sorte de noblesse, ou du moins une aura, comme s’il considérait que le reste du monde n’avait aucun intérêt. Mais en l’observant plus attentivement, on distinguait un voile sur son regard. Et il n’avait encore jamais prononcé le moindre mot.

De fait, il avait trompé tous les pronostics établis à l’âge de deux ans. À l’époque, les médecins avaient annoncé qu’August appartenait vraisemblablement à la minorité d’enfants autistes sans déficience intellectuelle et que, moyennant une thérapie comportementale intensive, les perspectives seraient même sans doute assez bonnes. Mais rien ne s’était déroulé comme ils l’avaient espéré. Et Frans Balder ne savait franchement pas ce qu’étaient devenus ces aides et ces soutiens, ni même l’enseignement scolaire qu’avait pu recevoir le garçon. Frans était parti vivre ailleurs. Il s’était installé aux États-Unis et s’était retrouvé en conflit avec le monde entier.

Il s’était comporté comme un imbécile. Mais dorénavant, il allait rembourser sa dette et s’occuper de son fils. Et il s’y mit avec ardeur. Il se documenta à fond, contacta spécialistes et

pédagogues, et une chose lui apparut clairement : August n'avait jamais bénéficié de l'argent qu'il avait envoyé. Le fric avait été englouti ailleurs, sans doute dans la débauche et les dettes de jeu de Lasse Westman. Le garçon avait de toute évidence été négligé. On l'avait laissé se figer dans ses habitudes compulsives, et il avait dû subir bien pire encore – c'était aussi la raison pour laquelle Frans était revenu.

Un psychologue lui avait téléphoné, alerté par de mystérieuses contusions sur le corps du garçon. Ces marques, Frans pouvait à présent les observer. Il y en avait partout : sur les bras, les jambes, la poitrine et les épaules d'August. D'après Hanna, elles provenaient de crises lors desquelles il se jetait d'avant en arrière. Frans Balder fut d'ailleurs témoin d'une de ces crises dès le deuxième jour, et il eut une sacrée trouille. Mais, pour lui, cela ne concordait pas avec les contusions en question.

Redoutant qu'August ait subi des sévices, il chercha de l'aide auprès d'un généraliste et d'un ancien policier qu'il connaissait. Même s'ils ne furent pas en mesure de confirmer à cent pour cent ses soupçons, Frans était chaque jour plus indigné et rédigea toute une série de lettres et de plaintes. Il en négligea presque le garçon. Il sentit à quel point il était facile d'oublier sa présence. La plupart du temps, August restait assis par terre, dans la chambre que Frans lui avait préparée dans la villa de Saltsjöbaden, avec fenêtre donnant sur l'eau, et faisait ses puzzles. Des puzzles de plusieurs centaines de pièces qu'il assemblait avec virtuosité, pour les défaire aussitôt et reprendre à zéro.

Au début, Frans l'avait observé, fasciné. C'était comme regarder un artiste à l'œuvre, et il s'imaginait parfois que le garçon allait lever la tête et lancer quelque commentaire plein de bon sens. Mais August ne prononçait jamais le moindre mot et s'il levait le nez de son puzzle, c'était uniquement pour porter son regard droit vers la fenêtre et les reflets du soleil dans l'eau. Son père finit par le laisser tranquille. August pouvait bien rester là, seul avec lui-même. À vrai dire, Frans ne l'emmenait pas souvent se promener non plus, pas même dans le jardin.

D'un point de vue formel, il n'avait pas la garde du gamin et il ne voulait pas prendre de risques tant que l'aspect juridique

n'était pas réglé. Il confia donc les courses, la cuisine et l'entretien à la femme de ménage Lottie Rask. De toute façon, les questions domestiques n'étaient pas le point fort de Frans Balder. Il maîtrisait ses ordinateurs et ses algorithmes, mais pas grand-chose d'autre ; et plus ça allait, plus il passait de temps concentré sur son écran et ses échanges avec ses avocats. La nuit, il dormait aussi mal qu'aux États-Unis.

Il savait que les procès et le foutoir qui va avec l'attendaient au tournant et tous les soirs il s'enfilait une bouteille de rouge, en général de l'amarone, ce qui en réalité n'arrangeait pas la situation. Ou bien de façon très provisoire. Il se sentait de plus en plus mal et se mit à rêver de disparaître ou de s'envoler vers une destination sauvage loin de tout. Puis, un samedi de novembre, un événement capital se produisit. C'était un soir froid et venteux. August et Frans longeaient Ringvägen, grelottants.

Ils rentraient d'un dîner chez Farah Sharif, rue Zinken, et August aurait dû être au lit depuis longtemps. Mais le repas s'était éternisé et Frans avait passé la soirée à évoquer des choses qu'il aurait dû garder pour lui. Farah avait cette faculté de vous pousser à la confiance. Ils se connaissaient depuis leurs années d'études informatiques à l'Imperial College, à Londres, et aujourd'hui Farah était l'une des seules personnes de son niveau dans le pays, ou du moins l'une des seules à pouvoir suivre convenablement son raisonnement, et c'était pour Balder un soulagement de parler avec quelqu'un qui le comprenait.

Elle l'attirait aussi, mais malgré ses efforts il n'avait jamais réussi à la séduire. Frans Balder n'était pas un séducteur. Ce soir-là, cependant, leur étreinte d'adieu avait failli se transformer en baiser, ce qu'il considérait comme un grand progrès. Il en était là de ses pensées quand ils passèrent devant le stade Zinkensdamm.

Frans était en train de se dire que la prochaine fois il ferait appel à une baby-sitter et qu'alors peut-être... Qui sait ? Un chien aboyait au loin. Un cri de femme retentit derrière lui, de douleur ou de joie, difficile à dire. Il regarda en direction de Hornsgatan, vers le carrefour où il pensait héler un taxi ou prendre le métro en direction de Slussen. La pluie menaçait.

Le pictogramme piéton passa au rouge. De l'autre côté de la rue se trouvait un homme décrépît d'une quarantaine d'années qui lui parut vaguement familier. À cet instant, Frans empoigna la main d'August.

Il voulait juste s'assurer que son fils s'arrête bien sur le trottoir, et c'est là qu'il s'en aperçut : la main du garçon était tendue comme s'il réagissait vivement à un événement. En outre, ses yeux étaient clairs et son regard intense, comme si le voile avait été levé d'un coup de baguette magique et qu'au lieu de fixer ses propres méandres August saisissait quelque chose de plus grand et de plus profond autour de ce passage piéton et de ce carrefour. Frans en oublia le pictogramme qui passait au vert.

Il laissa le garçon demeurer là, à observer la scène. Et ressentit une indéfinissable vague d'émotion dont il s'étonna. Ce n'était qu'un regard. Un regard ni particulièrement lumineux ni particulièrement joyeux. Pourtant, ce regard réveilla en lui des souvenirs lointains. Et pour la première fois depuis longtemps, il fut gagné par l'espoir.

LE 20 NOVEMBRE

MIKAEL BLOMKVIST N'AVAIT DORMI que quelques heures. Il avait voulu lire jusqu'au bout un polar d'Elizabeth George. Ce n'était pas très raisonnable de sa part. Dans la matinée, Ove Levin, le gourou de la presse du groupe Serner Media, allait faire une déclaration concernant l'avenir de *Millénium* et Mikael aurait dû être frais et dispos pour le combat.

Mais il n'avait aucune envie d'être raisonnable. Il se sentait mal luné et ce fut à contrecœur qu'il se tira du lit pour aller préparer un cappuccino particulièrement fort sur sa Jura Impressa X7, une machine qui lui avait été livrée un jour, accompagnée des mots suivants : "De toute façon, d'après toi, je ne sais pas m'en servir", et qui depuis trônait dans sa cuisine comme un hommage à des jours meilleurs. Aujourd'hui, il n'avait plus de contact avec l'expéditeur. Quant à son travail, il ne le trouvait pas non plus particulièrement stimulant.

Ce week-end, il s'était même demandé s'il ne devait pas changer de voie, une idée plutôt radicale pour un homme comme Mikael Blomkvist. *Millénium* avait été sa passion la plus tenace, et la plupart des événements dramatiques ou extraordinaires de sa vie étaient liés à la revue. Mais rien n'était éternel, pas même peut-être son amour pour *Millénium*. Et puis, ce n'était pas une période prospère pour un propriétaire de journal d'investigation.

Toutes les publications ambitieuses périlcliaient, et il ne pouvait se débarrasser de l'idée que sa conception du journalisme, peut-être belle et sincère d'un point de vue moral, n'aidait pas forcément à la survie du journal. Il rejoignit le salon

en sirotant son café et embrassa du regard la baie de Riddarfjärden. À l'extérieur, c'était plus ou moins la tempête.

L'été indien qui avait illuminé la ville une grande partie du mois d'octobre, permettant aux terrasses de cafés de rester ouvertes bien plus longtemps qu'à l'accoutumée, avait soudain laissé place à un climat affreux : rafales et pluies torrentielles incessantes. La plupart du temps, les gens pressaient le pas à travers la ville, le col rabattu. Mikael n'avait pas mis le nez dehors de tout le week-end. À vrai dire, ce n'était pas uniquement à cause du temps. Il avait passé deux jours à ruminer de grands projets de revanche, mais qui ne tenaient pas la route. Tout cela ne lui ressemblait pas.

Il n'avait rien d'un chien hargneux avide de rendre les coups et, à la différence de tant de stars du paysage médiatique suédois, il ne souffrait pas d'un ego surdimensionné qu'il fallait sans cesse affirmer et engraisser. D'un autre côté, les dernières années avaient été difficiles et à peine un mois plus tôt, le journaliste économique William Borg avait rédigé une chronique dans le journal du groupe Serner *Business Life* sous le titre :

LES JOURS DE MIKAEL BLOMKVIST SONT COMPTÉS

Le simple fait que l'article ait été placé en une prouvait évidemment que Blomkvist occupait encore une position importante sur l'échiquier journalistique. D'ailleurs, personne ne prétendait que la chronique fût particulièrement bien tournée ni originale. Elle aurait facilement pu tomber à plat, comme avant elle tant d'autres attaques de la part de confrères envieux. Mais pour une raison obscure, assez incompréhensible après coup, cette histoire avait pris de l'ampleur. Au début, on aurait pu voir le débat comme une réflexion sur le métier de journaliste – fallait-il comme Blomkvist “fouiner sans cesse dans la vie économique et s'accrocher à un journalisme des années 1970 dépassé” ou, comme William Borg lui-même, “balancer toute cette jalousie par-dessus bord et reconnaître le prestige des grands entrepreneurs qui avaient permis à la Suède de passer à la vitesse supérieure”.

Mais peu à peu, la controverse avait dérapé et certains affirmaient avec véhémence que ce n'était pas un hasard si Blomkvist piétinait ces dernières années, "étant donné qu'il part du principe que tous les grands entrepreneurs sont des escrocs" et que, de ce fait, "il manque de discernement et dépasse les bornes dans ses articles". Il finissait par en faire les frais, écrivait-on. Pour couronner le tout, le vieux bandit par excellence, Hans-Erik Wennerström, que Blomkvist aurait poussé, au bout du compte, à la mort, bénéficia d'une légère vague de sympathie. Et, même si les médias sérieux se tenaient à l'écart, des attaques de tous calibres fleurirent sur les réseaux sociaux.

L'offensive ne venait pas uniquement de représentants de la vie économique et de journalistes travaillant dans ce domaine qui auraient eu toutes les raisons du monde de se ruer sur un ennemi en position de faiblesse. On avait aussi vu une ribambelle de jeunes journalistes en profiter pour se mettre en avant, soulignant le fait que Mikael Blomkvist n'était plus dans le coup, qu'il n'était présent ni sur Twitter ni sur Facebook, et qu'on pouvait pour ainsi dire le considérer comme une relique de cette époque lointaine où il était encore permis de s'immerger dans n'importe quel tas de vieux papelards. Ou bien les gens sautaient simplement sur l'occasion pour se joindre à la partie en créant des hashtags amusants du style #commeàl'époquedebloomkvist. Bref, c'était un ramassis de conneries et personne ne s'en préoccupait moins que lui. C'est du moins ce dont il tentait de se convaincre.

D'un autre côté, le fait qu'il n'avait pas débusqué un vrai bon scoop depuis l'affaire Zalachenko et que *Millénium* se trouvait effectivement en crise n'arrangeait nullement l'affaire. Le tirage se maintenait à peu près, avec vingt mille abonnés. Mais les recettes publicitaires étaient en forte baisse, il n'y avait plus eu de rentrée d'argent complémentaire provenant de livres à succès et, depuis que Harriet Vanger ne pouvait plus participer au capital, la direction du journal avait, contre l'avis de Mikael, laissé l'empire médiatique norvégien Serner acquérir trente pour cent des parts. Il y avait de quoi s'étonner, à première vue : Serner publiait à la fois des hebdomadaires et des tabloïds, était propriétaire d'un grand site de rencontres, de

deux chaînes de télévision payantes et d'une équipe de football de la première ligue norvégienne. Rien à voir *a priori* avec une revue comme *Millénium*.

Mais les représentants de Serner – en premier lieu Ove Levin, directeur de publication – avaient affirmé que le groupe avait besoin d'un média de prestige, que "tout le monde" au sein de la direction admirait *Millénium* et qu'ils n'auraient pu rêver mieux que de voir le mensuel continuer comme avant. "Nous ne sommes pas là pour faire de l'argent, disait Levin. Nous voulons faire quelque chose d'important." Et il avait aussitôt veillé à renflouer les caisses de la revue.

Au début, Serner ne s'était effectivement pas impliqué dans le travail rédactionnel. C'était *business as usual*, mais avec un budget un peu plus confortable, insufflant un sentiment d'espoir au sein de la rédaction. Sentiment que Mikael Blomkvist partageait parfois, ayant l'impression inédite qu'il pouvait enfin se consacrer au journalisme plutôt que s'inquiéter de la trésorerie. Mais à peu près au moment où la cabale contre lui avait commencé, le ton de Serner avait changé. Les premières pressions s'étaient fait sentir – et il ne se déferait jamais du soupçon que le groupe avait simplement profité de l'occasion.

Évidemment, disait Levin, le mensuel devait continuer ses enquêtes de fond, ce genre de journalisme narratif nourri par la recherche de justice sociale, etc. Mais tous les articles ne devaient pas forcément traiter de fraudes économiques, d'injustices et de scandales politiques. Il était également possible de faire du vrai journalisme en se consacrant à des sujets plus glamours – les célébrités et les avant-premières –, dit-il en évoquant avec ferveur *Vanity Fair* et *Esquire*, Gay Talese et son portrait de Sinatra "Frank Sinatra Has a Cold" devenu un classique, Norman Mailer, Truman Capote, Tom Wolfe et Dieu sait qui encore.

En réalité, Blomkvist n'avait pas vraiment d'objection, du moins pas à ce moment-là. Il avait lui-même rédigé un long reportage sur l'industrie des paparazzis six mois plus tôt. Il suffisait de trouver un angle intéressant et mordant pour être en mesure de dresser le portrait de n'importe quel quidam. Ce n'est pas le sujet qui détermine le bon ou le mauvais journalisme,

avait-il l'habitude de dire, c'est la façon de le traiter. Non, ce à quoi il s'opposait, c'était la dérive qu'il devinait entre les lignes, le début d'une attaque de plus grande ampleur qui affaiblirait le statut de *Millénium* au sein du groupe, le réduirait à une simple publication malléable à merci, jusqu'à ce qu'on en ait fait un objet profitable – et insipide.

Lorsque, le vendredi après-midi, il avait appris qu'Ove Levin avait fait appel à un consultant pour procéder à une série d'études de marché qu'il comptait leur présenter le lundi, Mikael était rentré chez lui sans autre forme de procès et avait passé des heures à son bureau ou allongé sur son lit, à formuler différents discours incendiaires sur les raisons pour lesquelles *Millénium* devait maintenir sa ligne : Il y a des émeutes dans les banlieues. Un parti ouvertement xénophobe siège au Parlement. L'intolérance augmente de jour en jour. Le fascisme avance ses pions et il y a des SDF et des mendiants partout. À de nombreux égards, la Suède est devenue une nation honteuse... Il élaborait une multitude de belles formules éloquentes, et dans ses rêveries il connaissait toute une série de triomphes formidables après avoir énoncé des vérités fulgurantes, convaincantes, qui tiraient de leur torpeur l'ensemble de la rédaction et tout le groupe Serner, les galvanisaient jusqu'à ce que tout le monde décide de le suivre, dans un élan unanime.

Mais lorsqu'il redescendait sur terre, il se rendait bien compte que ces mots-là ne pèsent pas lourd dans la balance si personne n'y croit du point de vue économique. *Money talks, bullshit walks* et tout le tralala ! La revue devait d'abord rapporter de l'argent. Ensuite, on pourrait changer le monde. C'était comme ça que les choses fonctionnaient. Plutôt que de planifier une série de discours exaltés, il se demanda donc s'il n'y avait pas moyen de dénicher un bon sujet. Une révélation importante capable de faire revenir la confiance au sein de la rédaction. Et alors personne n'en aurait plus rien à cirer des études de marché et des pronostics sur la vétusté de *Millénium* ou Dieu sait quelle foutaise qu'Ove avait l'intention de dégoïser.

Depuis son grand scoop, Blomkvist était devenu une sorte de boîte de réception. Tous les jours, il recevait des tuyaux au sujet de fraudes et d'affaires louches. Évidemment, il s'agissait

en grande partie de pures conneries. Des procéduriers, des théoriciens du complot, des menteurs et des frimeurs sortaient des histoires plus insensées les unes que les autres qui résistaient rarement aux premières vérifications ou n'étaient pas assez consistantes pour donner matière à un article. À l'inverse, parfois, un sujet exceptionnel se cachait derrière une histoire tout à fait banale ou anecdotique. Une simple affaire d'assurances ou un individu porté disparu dissimulaient peut-être un grand récit universel. Qui pouvait savoir ? Il s'agissait d'être méthodique et de tout considérer avec un esprit ouvert. Le samedi, il s'installa donc devant son ordinateur portable et ses carnets de notes, et explora ce qu'il avait.

Il travailla jusqu'à 17 heures et découvrit effectivement une chose ou deux qui l'auraient sans doute fait démarrer au quart de tour dix ans auparavant mais qui, aujourd'hui, ne suscitaient chez lui qu'un maigre enthousiasme. C'était un problème classique, il était bien placé pour le savoir. Au bout d'un certain nombre d'années dans la profession, tout vous semble familier, à peu de chose près. Et même si, intellectuellement, vous comprenez qu'un sujet est bon, l'excitation n'est plus au rendez-vous. Lorsqu'une énième pluie glaciale se mit à balayer les toits, il s'était déjà interrompu pour se replonger dans le roman d'Elizabeth George.

Il ne s'agissait pas seulement d'un désir de fuir la réalité, se rassura-t-il. D'après son expérience, les meilleures idées pouvaient naître au moment où on débrayait. Et les dernières pièces du puzzle s'assembler alors qu'on était plongé dans une toute autre activité. Mais en l'occurrence ses idées les plus constructives ne l'amènèrent qu'à une seule conclusion : il devrait s'allonger plus souvent pour savourer de bons romans. Arrivé au lundi matin, sous un mauvais temps inchangé, il avait dévoré un polar d'Elizabeth George et la moitié d'un autre, ainsi que trois vieux numéros du *New Yorker* qui traînaient sur sa table de chevet.

À PRÉSENT, IL ÉTAIT ASSIS dans le canapé du salon avec son cappuccino, à observer l'orage s'abattre de l'autre côté de la

fenêtre. Il se sentait fatigué, blasé. Puis soudain – comme s’il avait décidé à cet instant précis de se ressaisir –, il se leva d’un bond, enfila ses rangers et son manteau, et sortit.

C’était drôlement désagréable. Des rafales glaciales et humides pénétraient ses os jusqu’à la moelle et il pressa le pas pour rejoindre la rue Hornsgatan qui se déroulait devant lui, particulièrement grise en ce jour. Tout le quartier de Söder semblait avoir perdu ses couleurs. On ne voyait même pas une feuille d’automne scintiller dans l’air. Il passa devant l’église Maria Magdalena tête baissée, bras croisés sur la poitrine, en direction de Slussen, avant de piquer à droite sur Götgatsbacken. Comme d’habitude, il passa entre le magasin de prêt-à-porter Monki et le pub Indigo avant de monter les escaliers pour rejoindre les bureaux du journal au cinquième étage, juste au-dessus des locaux de Greenpeace. Il perçut les murmures dès la cage d’escalier.

Il y avait beaucoup plus de monde que d’habitude. L’ensemble de la rédaction était présent ainsi que les free-lances les plus importants, trois personnes de chez Serner, deux consultants et Ove Levin. Ce dernier avait choisi une tenue un peu moins stricte pour l’occasion. Il n’avait plus l’allure d’un directeur et avait visiblement trouvé quelques nouvelles expressions, notamment un “ça gaze” plus près du peuple.

— Ça gaze Micke? La forme?

— Ça dépendra de toi, répondit Mikael, sans vraiment vouloir se montrer désagréable.

Il sentit néanmoins que sa réponse avait été perçue comme une déclaration de guerre. Il fit un signe de tête rigide avant d’aller s’asseoir sur l’une des chaises disposées dans la rédaction, formant une sorte de petit auditorium.

OVE LEVIN SE RACLA LA GORGE en jetant un regard inquiet en direction de Mikael. Le grand reporter à succès qui avait semblé si combatif à son arrivée affichait désormais un intérêt courtois et ne montrait aucune intention d’argumenter ou de faire des histoires. Mais cela ne rassurait nullement Ove. Blomkvist et lui avaient été pigistes à la même époque

à *Expressen*. Ils couvraient alors surtout les faits divers et les chiens écrasés. Mais, autour d'une table, à la fin de la journée, ils rêvaient de grandes enquêtes et de révélations chocs. Ils avaient passé des heures à discuter, jurant de ne jamais se contenter du conventionnel ni du consensuel, et de fouiller toujours plus profond. Ils étaient jeunes et ambitieux et voulaient tout en même temps. Ove regrettait parfois cette époque. Pas le salaire, évidemment, ni les horaires, ni même la vie de patachon, les tournées dans les bars, les femmes. Mais les rêves, leur force – oui, il les regrettait. Ce désir fervent de changer la société et le journalisme, d'être capable de transformer le monde, de faire plier les pouvoirs. Et bien sûr, c'était inévitable, même pour un gros bonnet comme lui, il lui arrivait de se demander : Que s'est-il passé? Que sont devenus mes rêves?

Micke Blomkvist les avait tous accomplis, lui. Non seulement parce qu'il était le journaliste d'investigation à l'origine de quelques-unes des plus grosses révélations récentes, mais aussi parce qu'il écrivait avec cette force et cette ferveur dont ils avaient rêvé, et qu'il ne cédait jamais sous la pression des autorités, n'acceptait jamais de compromis quand il s'agissait de ses idéaux. Alors qu'Ove, lui... Enfin, il avait quand même fait une belle carrière. Aujourd'hui, il gagnait sans doute dix fois plus que Blomkvist, et il en tirait une immense satisfaction. À quoi lui servaient ses scoops, à Micke, s'ils ne lui permettaient même pas de s'acheter une résidence secondaire plus chouette que ce petit hangar à Sandhamn? Mon Dieu, on ne pouvait pas comparer ce taudis à sa nouvelle baraque à lui, à Cannes! Rien à voir! Non, c'était lui qui avait fait le bon choix, pas Mikael.

Au lieu de perdre son temps dans la presse quotidienne, Ove avait choisi un poste d'analyste des médias chez Serner et avait noué une relation très forte avec Haakon Serner lui-même. Cela avait changé sa vie et fait de lui un homme riche. Il était désormais directeur de la publication pour un bon nombre de journaux et de chaînes de télévision, et il adorait ça. Il adorait le pouvoir, l'argent et tout ce qui allait avec... Et pourtant... Il était suffisamment honnête pour admettre

qu'il rêvait encore parfois de cette autre dimension – toutes proportions gardées, certes, mais quand même. Il aurait voulu être considéré comme un bon journaliste lui aussi, à l'instar de Blomkvist. C'était sûrement pour cette raison qu'il avait autant œuvré à ce que le groupe entre au capital de *Millénium*. Un petit oiseau lui avait chuchoté que la revue traversait une crise économique et que la rédactrice en chef, Erika Berger, qu'il avait toujours secrètement désirée, espérait conserver ses dernières recrues, Sofie Melker et Emil Grandén. Ce qu'elle ne serait pas en mesure de faire sans un nouvel apport de capital.

Bref, Ove avait tout simplement vu là une opportunité de mettre un pied dans l'un des organes les plus prestigieux du monde médiatique suédois. La direction du groupe ne s'était pas montrée particulièrement enthousiaste. Au contraire, on grommelait que *Millénium* était vieillot et gauchiste et avait une fâcheuse tendance à s'embrouiller avec des annonceurs et collaborateurs importants. L'affaire serait tombée à l'eau si Ove n'avait pas défendu son idée avec autant de passion. Il avait insisté : il fallait regarder le tableau dans son ensemble, disait-il. Un investissement dans *Millénium* représentait une somme dérisoire, un apport insignifiant qui n'allait peut-être pas rapporter gros, mais qui pourrait leur offrir quelque chose de bien plus important : la crédibilité. Et on pouvait dire ce qu'on voulait, après toutes ces coupes budgétaires sanglantes, la crédibilité de Serner laissait franchement à désirer. Miser sur *Millénium* serait une façon de montrer que le groupe se souciait malgré tout du journalisme et de la liberté d'expression. La direction du groupe ne vénérât ni la liberté d'expression ni le journalisme d'investigation façon *Millénium*, mais une petite dose de probité ne pouvait pas faire de mal. Tout le monde l'admettait. Ove reçut donc le feu vert pour cet investissement et pendant longtemps ça avait paru être une bonne affaire pour tout le monde.

Serner s'était ainsi fait une bonne publicité et *Millénium* avait pu garder son personnel et miser sur ce que la revue savait faire de mieux : des reportages de fond, du journalisme de qualité. De son côté, Ove, sous le feu des projecteurs, se sentait

comme un poisson dans l'eau et participa même à un débat organisé par le Club de la presse au cours duquel il déclara en toute modestie :

— Je crois aux entreprises de qualité. J'ai toujours lutté en faveur du journalisme d'investigation.

Mais ensuite... Il préférait ne pas y penser. La cabale contre Blomkvist avait commencé. En réalité, ça ne l'avait pas tant dérangé, au début. Depuis que Blomkvist était monté au firmament du ciel médiatique, il ne pouvait s'empêcher de se réjouir quand on se moquait de lui dans les médias. Mais cette fois, la satisfaction fut de courte durée. Le jeune fils de Serner, Thorvald, avait découvert la polémique sur les réseaux sociaux et en avait fait tout un plat. Non pas qu'il se sentît concerné, pas du tout. Thorvald n'était pas du genre à s'intéresser aux opinions des journalistes. Mais il aimait le pouvoir.

Il adorait intriguer et il avait vu là une occasion de marquer quelques points, ou simplement de faire la leçon à la vieille garde au sein de la direction. En peu de temps, il avait réussi à amener le PDG Stig Schmidt – qui jusque-là n'avait pas de temps à perdre avec ce genre de détails – à déclarer qu'on ne pouvait pas faire de *Millénium* une exception et que le journal devait s'adapter aux temps nouveaux, comme les autres produits du groupe.

Ove, qui venait de jurer solennellement à Erika Berger qu'il ne se mêlerait pas du travail de la rédaction autrement qu'à titre d'"ami et consultant", se sentit soudain les mains liées et se vit contraint de jouer un jeu délicat en coulisse. Il tentait par tous les moyens de faire adhérer Erika, Malou et Christer aux nouveaux objectifs de la revue, qui n'étaient d'ailleurs pas formulés très clairement – ce qui surgit sous le coup de la panique l'est rarement – mais portaient sur les enjeux de renouvellement et de commercialisation de *Millénium*.

Évidemment, Ove soulignait autant que possible qu'il n'était nullement question de faire des compromis mettant en danger l'âme du journal et son ton insolent. En réalité, il n'était pas vraiment sûr lui-même de ce qu'il entendait par là. Il savait seulement qu'il fallait apporter un peu plus de glamour pour satisfaire la direction et réduire la part des longues enquêtes

sur la vie économique qui risquaient d'agacer les annonceurs et de générer de nouveaux ennuis. Mais ça, forcément, il n'en dit rien à Erika.

Il voulait éviter les conflits inutiles et c'était en vêtements décontractés qu'il faisait face aujourd'hui à la rédaction. Mieux valait jouer la prudence et éviter l'affrontement de styles en arborant les costume-cravate tape-à-l'œil devenus tellement à la mode au siège. Il était donc vêtu d'un jean, d'une chemise blanche toute simple et d'un pull bleu marine col en V qui n'était même pas en cachemire. Ses longs cheveux bouclés – son petit côté rebelle, depuis toujours – étaient réunis en queue de cheval, à l'instar de certains journalistes télé qu'il trouvait cools. Mais surtout, dans ses mots d'introduction, il fit preuve de toute l'humilité apprise au cours de ses formations de management :

— Salut tout le monde, dit-il. Quel sale temps! Bon, je l'ai déjà dit plusieurs fois, mais je le redis volontiers : chez Serner on est tous très fiers de faire partie de cette aventure, et à titre personnel ça va bien au-delà. C'est l'engagement dans des journaux tels que *Millénium* qui donne du sens à mon travail, qui me rappelle la raison pour laquelle j'ai choisi ce métier. Tu te souviens, Micke, au Bar de l'Opéra? Comme on rêvait de tout ce qu'on allait accomplir ensemble? Et on ne crachait pas dans nos verres non plus – il émit un petit rire.

Rien n'indiquait que Mikael Blomkvist se souvenait de quoi que ce soit, mais Ove Levin ne se laissa pas décourager.

— Non, je ne vais pas jouer les nostalgiques, poursuivit-il, en réalité, il n'y a pas de quoi. À l'époque, l'argent coulait à flots. Pour le moindre petit meurtre à Kråkemåla dont tout le monde se foutait, on louait un hélicoptère, on réservait un étage entier du plus bel hôtel et on commandait du champagne pour l'*after*. Vous savez, lors de mon premier voyage à l'étranger, j'ai demandé au grand reporter Ulf Nilson le cours du Deutsche Mark. "Je n'en ai pas la moindre idée, a-t-il répondu, c'est moi qui fixe le taux de change."

Il rit de nouveau.

— Alors, à l'époque on salait les notes de frais de voyage, tu te rappelles, Micke? C'était peut-être bien le domaine où on

se montrait le plus créatif. Pour le reste, on ne se prenait pas la tête et pourtant les journaux se vendaient comme des petits pains. Mais beaucoup de choses ont changé depuis – nous le savons tous. La concurrence est devenue féroce et il est de plus en plus difficile de faire des profits dans le domaine de la presse, même en possédant, comme vous, la meilleure rédaction de toute la Suède. Je voudrais donc qu'on évoque ensemble les défis de demain. Non pas que j'imagine un seul instant vous apprendre quoi que ce soit. Je souhaite seulement vous donner un peu de matière à discussion. Chez Serner, nous avons fait établir un certain nombre d'études concernant votre lectorat et la façon dont le public perçoit *Millénium*. Une partie va peut-être vous horrifier. Mais plutôt que de vous laisser démoraliser, vous devrez prendre ça comme un défi. Et n'oubliez pas que là, dehors, un processus de changement de dingue est en cours.

Ove fit une pause, se demandant si la formulation “de dingue” était une erreur, une tentative exagérée de paraître détendu et jeune. Si, de façon générale, il n'avait pas commencé sur un ton trop badin ni trop familier. Comme disait Haakon Serner : “Il ne faut jamais sous-estimer le manque d'humour des moralisateurs sous-payés.” *Mais non*, finit-il par se convaincre, *je vais y arriver.*

Je vais les rallier à mon camp!

MIKAEL BLOMKVIST AVAIT CESSÉ D'ÉCOUTER à peu près au moment où Ove expliquait que chacun devait songer à sa “conversion numérique”. Il n'avait donc pas suivi le compte rendu selon lequel la jeune génération ignorait tout de *Millénium* et de Mikael Blomkvist. Mais le sort voulut que ce soit pile à ce moment-là qu'il en eut assez et se leva pour rejoindre la kitchenette. Il n'entendit donc pas non plus le consultant norvégien Aaron Ullman s'exclamer :

— C'est pathétique. Il a donc tellement la trouille qu'on l'oublie?

En réalité, rien ne pouvait moins inquiéter Mikael à ce moment-là. Il était furieux parce que Ove semblait penser que

le salut passait par des enquêtes d'opinion. Ce n'étaient pas de foutues études de marché qui avaient forgé le journal. Mais la ferveur et la passion. *Millénium* avait atteint sa notoriété parce qu'ils s'étaient tous investis pour ce qui leur paraissait juste et important, sans se soucier du sens du vent. Il demeura planté dans la kitchenette en se demandant combien de temps Erika mettrait à le rejoindre.

Cela prit environ deux minutes. Il tenta de déterminer le niveau de sa colère au son de ses talons. Mais lorsqu'elle fut devant lui, elle lui adressa simplement un sourire las :

— Comment tu vas ?

— Je n'avais pas le courage d'écouter, c'est tout.

— Tu n'ignores pas que tu mets les gens foutrement mal à l'aise quand tu te comportes comme ça ?

— Non.

— Et je suppose que tu sais aussi que Serner ne peut absolument rien faire sans notre accord. C'est toujours nous qui tenons les rênes.

— On tient que dalle. On est pris en otages, Ricky ! Tu ne le comprends donc pas ? Si on n'agit pas selon leurs souhaits, ils retirent leur soutien et on se retrouve le cul par terre, dit-il, un peu trop fort et avec un peu trop de véhémence.

Lorsque Erika lui fit signe de baisser d'un ton et secoua la tête, il ajouta d'une voix plus modérée :

— Excuse-moi. Je suis un vrai gamin. Mais là je rentre chez moi. J'ai besoin de réfléchir.

— Tes journées de travail sont de plus en plus courtes.

— J'imagine qu'il me reste pas mal d'heures sup à récupérer.

— Sans doute. Envie de compagnie ce soir ?

— Je ne sais pas. Sincèrement, je ne sais pas Erika, dit-il avant de quitter les bureaux et de sortir sur Götgatsbacken.

LA TEMPÊTE ET LA PLUIE s'abattirent sur lui. Il avait froid, poussa des jurons et envisagea un instant de foncer à Pocketshop acheter encore un polar anglais qui lui permettrait de s'évader. Mais il bifurqua sur Sankt Paulsgatan et, juste à hauteur du restaurant de sushis, son portable se mit à sonner. Il était

persuadé que c'était Erika, mais le nom de Pernilla, sa fille, s'afficha sur l'écran du téléphone : elle n'avait pas choisi le meilleur moment pour appeler un père qui avait déjà mauvaise conscience de ne pas assez s'occuper d'elle.

— Salut, mon trésor, dit-il.

— C'est quoi ce bruit ?

— La tempête, je suppose.

— OK, je vais faire vite. J'ai été acceptée en section d'écriture à l'école de Biskops Arnö.

— Alors maintenant tu veux écrire, dit-il sur un ton bien trop sévère, à la limite du sarcasme, ce qui était évidemment injuste à tous points de vue.

Il aurait dû se contenter de la féliciter et lui souhaiter bonne chance. Mais Pernilla avait vécu tant d'années confuses, passant d'une secte étrange à une autre, étudiant tantôt une chose tantôt l'autre, sans jamais aller au bout de quoi que ce soit, qu'il accueillit la nouvelle de cette énième orientation avec lassitude.

— Cache ta joie.

— Pardon Pernilla. Je ne suis pas moi-même aujourd'hui.

— Parce que ça t'arrive de l'être ?

— J'aimerais juste que tu trouves une voie qui te convienne vraiment. Je ne sais pas si l'écriture est une si bonne idée vu l'état du secteur.

— Je ne vais pas faire du journalisme rasoir comme toi.

— Tu vas faire quoi alors ?

— Écrire pour de vrai.

— D'accord, dit-il sans vraiment savoir ce qu'elle entendait par là. Tu as assez d'argent ?

— Je fais des extras au Waynes Coffee.

— Tu veux venir dîner ce soir pour qu'on en parle ?

— Pas le temps, papa. Je voulais juste te l'annoncer, dit-elle avant de raccrocher.

Même s'il s'efforçait de considérer l'aspect positif de l'enthousiasme de sa fille, sa mauvaise humeur ne fit qu'empirer. Il coupa rapidement par Mariatorget et Hornsgatan pour rejoindre son loft en remontant Bellmansgatan.

Il eut l'impression qu'il ne s'était absenté que quelques minutes, et qu'il n'avait plus vraiment d'obligations professionnelles.

Qu'il était en route pour une nouvelle existence dans laquelle, plutôt que de se tuer à la tâche, il disposerait de tout son temps. L'espace d'un instant, il se demanda s'il n'allait pas faire un bon coup de ménage. Il y avait des journaux, des livres et des vêtements éparpillés un peu partout. Puis il se ravisa, sortit deux Pilsner Urquell du frigo et s'installa dans le canapé du salon pour réfléchir à tout ça avec l'esprit clair. Ou du moins aussi clair qu'il était possible avec un peu d'alcool dans le sang. Que fallait-il faire ?

Il n'en avait pas la moindre idée et, plus inquiétant, ne ressentait pas vraiment l'envie d'en découdre. Il était plutôt étrangement résigné, comme si *Millénium* était sur le point de glisser hors de sa sphère d'intérêt. Il se posa la question encore une fois : n'était-il pas temps de passer à autre chose ? Ce serait évidemment une immense trahison envers Erika et les autres. Mais était-il vraiment l'homme qu'il fallait pour diriger un journal qui vivait d'annonces et d'abonnés ? Peut-être trouverait-il mieux sa place ailleurs, où que cela puisse être ?

L'hémorragie touchait même les plus gros quotidiens et le seul endroit où l'on trouvait encore les ressources et les moyens nécessaires pour faire des reportages d'investigation, c'était le service public. Soit l'équipe de recherche de l'*Ekot**, soit Sveriges Television... Bon, pourquoi pas ? Kajsa Åkerstam lui vint à l'esprit, une femme charmante à tous points de vue et avec laquelle il prenait un verre de temps en temps. Kajsa dirigeait l'émission *Contre-enquête* diffusée par SVT et tentait de le recruter depuis des années. Mais ça ne lui avait jamais paru d'actualité, quoi qu'elle lui eût proposé et malgré ses promesses réitérées de lui garantir une liberté absolue et de le soutenir en toutes circonstances. *Millénium* avait toujours été sa maison de cœur.

Mais maintenant... peut-être franchirait-il le pas, si toutefois l'offre tenait toujours après toutes les saloperies qu'on avait écrites sur lui. Il avait fait beaucoup de choses dans ce métier, mais jamais de la télévision – mis à part les centaines

* Abréviation de *Dagens Eko*, émission d'actualités de Sveriges Radio diffusée sur les ondes depuis 1937. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

de débats et d'émissions matinales auxquels il avait participé. Un poste dans *Contre-enquête* pourrait peut-être lui insuffler un regain de ferveur.

Son portable sonna et l'espace d'un instant il en fut ravi. Que ce soit Erika ou Pernilla, il allait se montrer aimable et écouter pour de bon. Mais non, le numéro était masqué, et il décrocha avec un peu de réserve.

— C'est bien Mikael Blomkvist ? dit une voix qui lui parut jeune.

— Oui.

— Vous avez un moment ?

— Peut-être, si vous prenez la peine de vous présenter.

— Mon nom est Linus Brandell.

— D'accord Linus, qu'est-ce que vous voulez ?

— J'ai un sujet pour vous.

— J'écoute !

— Amenez-vous au Bishop's Arms de l'autre côté de la rue en bas de chez vous et je vous le dirai.

Mikael fut agacé, non seulement par ce ton impérieux, mais aussi par cette présence complètement intrusive dans son propre quartier.

— Le téléphone me convient très bien.

— Ce n'est pas le genre de choses dont on peut discuter sur une ligne non sécurisée.

— Pourquoi le fait de vous parler me fatigue-t-il déjà, Linus ?

— Vous avez peut-être passé une mauvaise journée ?

— J'ai effectivement passé une mauvaise journée, un point pour vous.

— Ben voilà. Dépêchez-vous de vous pointer au Bishop's Arms, je vous offrirai une bière et je vous raconterai un truc vraiment dément.

Mikael n'avait qu'une envie, lui claironner : "Arrêtez de me donner des ordres !" Et pourtant, sans pouvoir se l'expliquer, ou peut-être simplement parce qu'il n'avait rien de plus sensé à faire, sinon rester planté là à méditer sur son propre avenir, il répondit :

— Je règle mes propres bières. Mais OK, j'arrive.

— Vous faites bien.

— Mais, Linus, écoutez-moi.

— Oui.

— Si vous en avez pour des plombs et me sortez un tas de théories du complot du genre Elvis est encore en vie, ou que vous savez qui a tué Olof Palme sans jamais en venir aux faits, je rentre chez moi illico.

— *Fair enough*, dit Linus Brandell.